

Péguy, un « raté » ?

« *L'étroite voie de notre ciel propre passe toujours par la volupté de notre propre enfer.* »
Nietzsche, *Le Gay Savoir*, 1901.

« *J'ai beaucoup aimé l'article de ce lecteur de Genève au sujet de Guillemin sur Péguy, ce type m'est insupportable. Il ne cherche que l'anecdote, comme tous les gens bêtes et superficiels.* »

Qui exécute Henri Guillemin de façon aussi péremptoire ? On peut lire ces lignes sans appel dans une lettre de la poétesse Pierrette Micheloud à sa mère, datée du 23 avril 1981¹. Cette autrice, née en Valais (Suisse) en 1915, réside à Paris depuis le début des années cinquante, où elle mène une carrière de poète, de journaliste culturelle et de peintre. Elle a à son actif une vingtaine de recueils de poésie et plusieurs expositions dans la capitale française, ainsi que de très nombreux articles de critique dans diverses revues, en France et en Suisse. Elle décède en 2007 dans un hôpital du canton de Vaud. Ses archives sont déposées à la Médiathèque-Valais Sion.

Henri Guillemin publie son *Charles Péguy* aux éditions du Seuil au premier trimestre 1981 (réédité chez Utovie en 2012). Gros volume de 500 pages, ce livre a soulevé l'ire des Amis de Charles Péguy, car jugé iconoclaste à l'égard de l'écrivain tué au front en septembre 1914. Et en effet, Henri Guillemin ne ménage pas son sujet, mettant au jour les énormes contradictions qui n'ont cessé de travailler Péguy tout au long de sa brève vie, aussi bien sur le plan théologique que politique.

Un chapitre par ailleurs a retenu mon attention, intitulé « L'écrivain », que j'ai trouvé particulièrement féroce : il souligne de manière implacable les tics d'écriture de Péguy, qui rendent souvent les textes cités illisibles. Et c'est là que, pour moi, se situe une lacune dans ce livre : à quelques rares exceptions près, cette analyse ne porte guère que sur les essais politiques et religieux, qui présentent des traits fortement polémiques. J'aurais aimé qu'on me parlât du Péguy poète, celui du *Porche du Mystère de la deuxième vertu* ou de *La Tapisserie de sainte Geneviève*. Mais visiblement, cet aspect n'intéresse pas, ou peu, Guillemin. Il observe Péguy à travers une « lunette » sociale, politique et théologique, et non littéraire.

Ce qui déclenche l'animosité de Pierrette Micheloud (car je doute qu'elle ait lu l'objet du litige), c'est un compte rendu du livre d'Henri Guillemin dans la *Gazette de Lausanne*, signé de Pierre-Olivier Walzer², paru le 4 avril 1981. Cette longue recension est de nature toute factuelle ; son auteur se contente de dessiner les grandes lignes de la pensée de Guillemin, sans émettre de jugement sur le fond. A une exception près ; et encore, l'objection retenue est mise dans la bouche d'une tierce personne. Elle concerne les *Quatrains*, que Péguy avait conservés dans ses cartons et qui furent publiés en 1957 dans la Bibliothèque de la Pléiade :

« *Ton Guillemin, me dit Simone³, s'il lisait à haute voix, il serait bien forcé d'avouer que les Quatrains sont à peu près totalement illisibles [...]* »

¹ Voir Pierrette Micheloud, *Comme l'eau et le feu. Lettres à ma mère (1970-1983)*, édition établie, présentée et annotée par Catherine Dubuis, Vevey, Editions de L'Aire, 2020, p.125.

² Voir l'article *Pierre-Olivier Walzer* dans <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016184/2013-05-28/>

³ Prénom de la femme de Walzer.

Walzer met ici le doigt sur une de ces exceptions dont je parlais plus haut. En effet, parmi les œuvres que Guillemin distingue, les *Quatrains*, bien qu'ils soient une œuvre poétique, occupent une place de choix :

« Péguy dira [...] que l'introspection [...] est un exercice effrayant et que "descendre en soi-même est la plus grande terreur de l'homme". C'est pourtant ce qu'il a fait et qui confère à ses *Quatrains* un prix sans égal.⁴ »

On voit bien ici que Guillemin, fidèle à son approche des textes et de leurs auteurs, ne se soucie pas de qualité littéraire, mais de vérité humaine. Et comme, pour lui, les *Quatrains*, où le poète met bas les masques, se fustige, se traite de renégat et même de tartuffe, permettent d'approcher au plus près l'homme Péguy, peu importe qu'ils puissent être qualifiés d'« illisibles » par certains.

Près de trente ans auparavant, un autre observateur de l'œuvre de Péguy, qu'on ne peut soupçonner ni d'animosité, ni de sévérité à l'égard de l'écrivain, Jean Onimus, ne dit pas autre chose que Guillemin à propos des *Quatrains* :

« Les *Quatrains* ne seront jamais « classiques ». Petites gemmes mêlées, avouons-le, à bon nombre de cailloux, Péguy les a soustraites à la curiosité de la foule. Mais pour ceux qui aiment Péguy, les *Quatrains* resteront sans doute l'œuvre préférée, celle qui va le plus profond dans la confiance, l'œuvre secrète, hors d'atteinte pour le premier venu et d'autant plus fascinante [...] Leur richesse poétique n'empêche pas la sincérité tragique de la confiance, sa haute portée morale et spirituelle.⁵ »

La lettre de lecteur à laquelle Pierrette Micheloud fait allusion a paru dans la *Gazette de Lausanne* le 13 avril 1981. En voici la teneur :

La double erreur d'Henri Guillemin

L'article de M. Walzer qui reflète sans aucun doute avec fidélité la pensée de l'auteur, nous apprend que le malheureux Péguy « a raté sa vie », bien qu'elle lui eût permis « d'accumuler des chefs-d'œuvre ». Jugement surprenant ! La réussite rêvée pour un écrivain n'est-elle pas d'avoir créé ne serait-ce qu'un seul chef-d'œuvre ? Dans ce cas, aurait-on l'idée saugrenue de le tenir pour un raté ? Henri Guillemin commet l'erreur, dans ses biographies d'écrivains, de chercher à connaître l'homme sans se soucier d'abord de comprendre l'œuvre et de l'apprécier en artiste. Erreur double, car c'est l'œuvre, avant tout, qui importe ; et parce que, de plus, la méconnaissance empêche de vraiment connaître l'homme. Au cours de son amère existence, Péguy n'a certes pas fait figure de saint⁶. Mais il lui a été donné d'évoquer la sainteté, celle de Jeanne, de saint Louis, de Polyeucte ; de sympathiser avec la loyauté d'un Joinville ; de compatir à l'humanité d'un Bernard-Lazare. Il a manifestement « mouillé à la grâce ». Est-ce que l'on n'en apprend pas davantage sur le vrai Péguy, le Péguy profond, en le cherchant dans son œuvre qu'en établissant, avec tous les détails, sa fiche policière ?

⁴ Henri Guillemin, *Charles Péguy*, Paris, Seuil, 1981, p. 495.

⁵ Jean Onimus, *Introduction aux Quatrains de Péguy*, Paris, *Cahiers de l'Amitié Charles Péguy*, 1954, p. 2.

⁶ Allusion à la phrase de P.O. Walzer : « [...] à l'évidence [...] Guillemin se refus[e] à saluer en Péguy le saint de l'Etat français, doué de toutes les vertus de l'esprit et du cœur. »

Cette méthode erronée a malheureusement des effets néfastes. L'extraordinaire talent que possède Guillemin de passionner son enquête, a le déplorable effet qu'auditeurs et lecteurs, emballés par le portrait qu'il en tire, et qu'ils se figurent impeccable, s'estiment dispensés de lire, relire et méditer l'œuvre. D'autant plus que, en ce qui concerne Péguy, ils concluront sans peine après avoir lu Guillemin, que les chefs-d'œuvre d'un raté ne peuvent être que des chefs-d'œuvre ratés. Je crains fort qu'avec la meilleure foi du monde et ses dons éminents de détective, Guillemin ne rende à l'art et à la culture des services douteux.

Robert Junod⁷, *Gazette de Lausanne*, 13 avril 1981.

Sans insister sur le fait qu'« avoir raté sa vie » ne signifie nullement que l'on soit « un raté », raccourci que Robert Junod ne craint pas d'emprunter, il est évident que si l'on n'adhère pas à la démarche fondamentale de Guillemin, on ne peut entrer en matière, ni sur ses déductions, ni sur ses conclusions. Derrière l'écran de l'œuvre, à la fois obstacle et dévoilement, il s'agit pour lui de trouver l'homme. Mais, depuis Stendhal au moins, l'on sait que « toute œuvre d'art est un beau mensonge ». Alors, autant chercher la vérité de Péguy dans ses essais, dépouillés des voiles mensongers de la poésie. Pour un homme comme Guillemin, aussi épris de sincérité et de cohérence, les contradictions flagrantes qui émaillent le parcours de Charles Péguy apparaissent comme autant de trahisons à sa vérité la plus profonde. Mais ce n'est certainement pas sans un sentiment de poignant regret qu'il dresse ce portrait en forme de réquisitoire. Et c'est pour cela aussi que nous l'aimons.

Note rédigée par Catherine Dubuis

⁷ Licencié HEC, Robert Junod (1934-2009) a fait l'essentiel de sa carrière au Centre Patronal à Lausanne (Suisse), où il fut secrétaire général des organisations du livre en Suisse romande (éditeurs, libraires, diffuseurs). A sa retraite, il a collaboré au Salon International du Livre et de la Presse de Genève. Après trois romans policiers dans les années soixante, il s'est surtout spécialisé dans les fictions radiophoniques. Il est revenu à ses premières amours policières dans les années 2000.